

Les Musulmans dans la Suisse romande : suite

Autor(en): **Blavignac, John**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **5 (1867)**

Heft 12

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179338>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

En hiver, depuis sept heures du soir, toutes les boutiques (sauf pourtant celles des épiciers) étaient fermées; cela se comprend, la mince chandelle que les marchands allument un instant pour la forme était incapable de faire distinguer les couleurs. Il ne fallait pas songer à faire le moindre assortiment dans la veillée; encore moins pensait-on à choisir un bijou, un tissu ou tout autre objet de mode après le coucher du soleil. Aussi ce temps, que quelques vieux Genevois ennemis des lumières appellent l'âge d'or, nous semblerait mieux qualifié si on le nommait *l'âge des poules*.

Le reste était à l'avenant.

Aucun hôtel somptueux n'invitait les étrangers de distinction à séjourner quelque temps à Genève et à y laisser un peu de cet or qu'ils jettent avec tant d'insouciance quand il s'agit de leur bien-être ou de leur plaisir.

Le théâtre, ouvert trois fois par semaine, ne faisait guère salle pleine que le dimanche, et les bals, les soirées trahissaient, par leur cachet intime, *la crainte des inconnus*, qui n'a pas encore disparu totalement du caractère genevois.

On dansait alors, comme aujourd'hui, sur tous les degrés de l'échelle sociale; mais, dans la classe ouvrière, où maintenant une certaine élégance est de rigueur, on ne faisait aucun frais pour la toilette, la décoration de la salle et la musique. Les amateurs ne manquaient pas; un violon, une basse, une clarinette qu'on recrutait entre amis presque à l'ouverture du bal faisaient les délices d'une petite société qui, pour rafraîchissements, se contentait de quelques pommes ou d'une corbeille de gauffres arrosées de vin ou de sirop.

S'amuse-t-on davantage maintenant, en faisant beaucoup plus de dépense? Nous ne le prétendons pas. Les sauvages ont leurs danses aussi, et la joie qu'elles leur procurent n'est pas moins vive que la nôtre; elle est différente. A mesure que l'intelligence se développe, le goût du beau s'accroît et la jouissance s'épure.

Le perfectionnement intellectuel vers lequel l'homme marche (souvent en dépit de sa volonté, par une loi divine qui l'y contraint) ne doit pas lui donner une plus forte somme de bonheur; c'est assez qu'en élevant ses désirs il le force à monter les degrés incandescents de cette échelle que Jacob vit en songe et que nous appelons *progrès*.

Mais ces considérations philosophiques ne sont pas du goût de quelque vieux retardataires qui pleurent la Genève de leur enfance et s'imaginent que la destruction des dômes, des hauts-bancs, des vieilles mesures et des fortifications a chassé les vertus de leur ville natale.

« Genève s'en va! » répètent-ils sur tous les tons les plus lamentables de la gamme des regrets; « on n'y rencontre que des visages étrangers; on y parle l'allemand, l'italien, l'anglais, l'espagnol; le luxe et l'amour du plaisir se glissent partout: notre voix n'est plus écoutée..... Genève s'en va! »

Non! Genève subit la loi des peuples, comme nous

subissons tous la loi des individus, loi de transformation qui régit l'univers.

Vouloir qu'une nation reste stationnaire, qu'elle ne change ni de goûts, ni d'habitudes, est aussi insensé que si l'on exigeait qu'un homme dans la force de l'âge se contentât du genre de vie et des jeux qui l'ont pleinement satisfait quand il était enfant.

Si, comme le prétendent les esprits moroses, nous marchons vers une décadence certaine, c'est que dans les desseins de Dieu il faut passer par la brillante jeunesse et le développement complet de la vigueur pour arriver fatalement à la décrépitude finale.

Cette déchéance et cette chute, inévitables pour tous les peuples, est encore loin de nous, qui n'avons pas atteint le point culminant de la prospérité. Point de sinistres présages; nos arrière-neveux mêmes n'ont rien à craindre; ils doivent, au contraire, progresser, grandir et mettre au jour des talents et des vertus que le développement intellectuel et moral produira infailliblement.

De nos jours la société genevoise n'est point homogène comme elle le fut jadis; dans une prochaine causerie, nous examinerons les divers éléments qui la composent.

Y.

Les Musulmans dans la Suisse romande

(Suite et fin)

VII.

Bien d'autres questions incidentes pourraient et même devraient prendre leur place ici, si nous avions la prétention de traiter à fond ce qui se rapporte aux invasions sarrasines.

Les moindres d'entre ces questions sont graves et nécessiteraient, pour les résoudre, de longues dissertations au bout desquelles la solution ne se trouverait probablement pas.

Dans le cours de notre travail, nous nous sommes servi assez indifféremment des noms d'*arabes*, *ismaélites*, *mores* et *sarrasins*, nous avons fait comme les chroniqueurs qui ajoutent encore à cette nomenclature les noms d'*agariens* et de *païens*. Ils ne paraissent pas avoir connu ceux d'*amazzyghs*, de *berbers* et de *madjous*. Tous ces noms sont séparés par des nuances, mais vraiment, ces nuances s'effacent devant l'étrange composition, devant le mélange de races que présentaient les bandes d'envahisseurs qui autour du noyau arabe-espagnol ou arabe-provençal, offraient des asiatiques, des africains, et qui réunissaient avec la masse musulmane, des juifs, des sabéens, des idolâtres et même des chrétiens.

De toutes ces dénominations, celle de *sarrasins* persiste dans la langue parlée; elle s'emploie, cela va presque sans dire, toujours en mauvaise part. Dans plusieurs localités de la Savoie, lors d'une querelle, parmi les invectives qui roulent, il n'est pas rare d'entendre celle de *race de sarrasin*.

Jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, nos codes sont pleins d'ordonnances contre les Sarrasins. On rencontre encore aujourd'hui de ces familles errantes qu'on qualifie aussi volontiers de Bohémiens

que de Sarrasins. Au point de vue historique, les deux dénominations sont égales.

Les individus de cette race ont le teint olivâtre ou fortement basané. Leur nez est droit et leurs lèvres sont minces. L'obésité leur est inconnue. Leurs mouvements sont naturellement lestes; nous les croirions habiles à la course; leurs mains sont pleines de finesse et d'agilité.

Comme position civile, ils sont heimathlosen. Si l'on s'enquiert de leur religion, ils se disent chrétiens; ils font pourtant plus d'ablutions que ces derniers. Ils portent des amulettes dont ils ne se dessaisissent jamais.

Entr'eux, ils s'appellent *romanichels*, c'est-à-dire : *marchant à Rome*. Pourquoi faire? Ce nom ne serait-il point un ancien mot d'ordre, sans valeur aujourd'hui, contre le père des Chrétiens?

Habiles dans la médecine pratique, ils se vantent de posséder certains secrets et plus d'une formule occulte. Hommes et femmes, ces dernières surtout, sont de remarquables physionomistes.

La vie nomade, ce que nos lois modernes ont l'impolitesse d'appeler *vagabondage*, est pour eux chose pleine de charmes. Vivant dans des charriots, ayant toujours le feu et le lieu, ils sont étrangers à toutes les angoisses des locataires; pour eux, il n'existe ni contrats hypothécaires, ni billets à ordre, ni protêts, ni expropriation.

Que faut-il voir dans cette race?

Serait-ce un reste des hordes de la Hongrie ou des bandes sarrasines du dixième siècle?

Comme nous n'en savons rien, permettez-nous de vous laisser dans le doute où nous sommes.

VIII.

Encore un mot, en forme d'épilogue.

Les invasions des Musulmans en France ont trouvé des historiens.

A la fin du siècle dernier, le doyen Bridel composa, sur les incursions de Maures ou Sarrasins dans la Suisse romande, une courte notice qui fut d'abord imprimée dans les *Étrennes helvétiques*; puis, en 1814, dans le *Conservateur suisse*. Un *précis historique des guerres des Sarrasins dans les Gaules* parut à Paris en 1810. En 1836, M. Reinaud traça un curieux tableau de ces invasions; longtemps encore cet dernier travail servira de guide à tous ceux qui voudront s'occuper de ce sujet. M. Olivier, en 1841, et M. Vulliemin, en 1843, ont tracé de poétiques pages sur le séjour des Sarrasins dans nos contrées.

Malgré toutes ces publications, le fait de penser aux Musulmans, établis ou dominant sur les bords de notre lac, a quelque chose de si étrange, de si peu accoutumé, qu'il est loin d'être devenu populaire.

Et pourtant, bien que depuis l'an 1047, les Sarrasins n'aient pas reparu en France autrement qu'en qualité de pirates ne prenant terre que pour faire une capture, suivie d'une prompte fuite; bien que depuis 1492, et mieux encore depuis 1609, les Maures aient été expulsés de la Péninsule Ibérique; ce n'est que depuis 1830 qu'Alger, leur *Fraxinet* d'Afrique, est tombé au pouvoir des Chrétiens, et, bien longtemps

encore, l'antagonisme entre les deux races continuera à se manifester sur les plages africaines.

Nul organe de la publicité, dans la Suisse romande, ne nous a paru mieux placé que le *Conteur vaudois* pour donner aux faits historiques que nous venons de raconter, le genre de popularité qu'ils méritent.

De Saint-Tropez au Grand-Saint-Bernard, nous avons parcouru, en partie à pied, toute la ligne.

Nous avons dit quelles traces, sur la voie suivie par les hardis explorateurs, nous ont frappé.

Muni de ces données originales, de ces éléments inédits, nous avons cru pouvoir tracer de nouveau le tableau résumé d'un fait qui aurait pu, si les *Tables éternelles* avaient contenu ses conséquences possibles, changer la face de l'Europe entière.

(Reproduction interdite).

John BLAVIGNAC, *Architecte*.

L'orthographe phonétique a déjà trouvé de nombreux adhérents dans notre canton; nous n'en voulons pour preuve que la pièce suivante, dont nous pouvons garantir l'authenticité.

X, le 22 janvier 66.

Cherre de Moisselle

Je répon avotre courte lettre que je reçu hier a vec un grand plaisi. Vous me de mandet si la conversasion que nous avons tenu est vraye je vous prierez de croire que j'enez pas la bitude de mantir.

Je croi que vous navez pas beaucoup da mour pour moi ce quil me le fait croire c'est ce terme de monsieur dont vous vous ser vez pour me parlez.

Cest un peut dur pour un ami qui vou aime cherre Ange je vous dirai que la mour dont jai pour vous ne datte pas depuis dimanche seule ment. Card depuis la premiaire fois que je vous ez vu je suis venu a moureu de vous a un poin dont je ne pui vous exprimés. Je navez jamais trouves lo quasion de vous le faire con-naitre, est comme vous savez que je suis un peu timide je nausés vous écrire.

Je me disez tu aura bien lo quasion une fois de lui parler et cest auquasion est pourtant arrivée a je me sou viendrai toute ma vie du novell an de 66.

Cherre petite vous me de mandez commant la fete cest passer elle c'est très bien passée je me suis encore bien ammusé le der nier jour seullement je me suis un peut en nuier de vous.

Nous avons dansés jusqua dix heures a près nous avions étaient manger les saucison tous ensembles, est quand nous avons en soupés nous avons terminés la soirée par des chants.

Pour finir ma lettre je vous dirai que je me suis bien a musés dimanche on a dansés jusqua dix heures avec un armoniqua est je me rez bien que vous soyez à X lon sa muserez bien ensemble.

Saluez Mademoiselle votre amie de mapar, moi je vous embrasse de cœur votre dévoués.

Ami pour la vie
N. N.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.